

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



NOUVELLE SÉRIE
TOME 27
ANNÉE 1996

ISSN 1146-7282

Séance du 24 novembre 1996

RÉCEPTION DE M. FRANÇOIS POMARÈDE DISCOURS DU RÉCIPiendaIRE

Eloge du professeur André DESMOULIEZ

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames et Messieurs de l'Académie,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs

Tout au long de la préparation de ce discours que je vais avoir la tâche de vous lire et que vous aurez la patience d'écouter sans faiblir, je me disais que l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier avait bien confiance en mes modestes capacités pour avoir eu l'indulgente idée de m'associer à ses travaux. En premier lieu je remercie l'amitié de M^{lle} Blanchard et de M. Romestan qui m'a proposé à vos suffrages et j'espère bien de ne pas la décevoir. Nouvel arrivé dans la cité des Guilhem depuis à peine sept ans, bien que mon ascendance méridionale m'ait donné le droit de me sentir chez moi sous le soleil méditerranéen, il faut bien que je reconnaisse que mes ancêtres millavois et albigeois ne sont pas les vôtres. Mais je me sens toutefois à l'aise dans ma famille d'adoption et j'espère mériter cette confiance que vous m'avez manifestée.

Pourtant un lointain exil de trente ans m'a tenu éloigné de la petite patrie. Les hasards des nominations des Conservateurs de musées m'ont fixé dans la Meuse, puis à Reims, mais je n'ai jamais oublié, dans ces froides contrées de l'Est, ni le soleil du Midi ni mon accent et lorsqu'il m'arrivait parfois de dire, oubliant le paysage qui m'entourait, « Nous autres meusiens » ou « Nous autres rémois », c'était toujours avec ce même accent, ce qui évidemment déclenchait de larges sourires dans mon auditoire. L'exil professionnel ne m'a jamais fait perdre mes origines.

Mon premier devoir consistera à remercier M. Laurent Deguara, Président de la Société archéologique de Montpellier, qui a accepté en toute amitié de recevoir l'Académie en ce jour et pour cette manifestation du souvenir. Nos deux Sociétés ont depuis longtemps noué des liens d'étroite collaboration ; bien de leurs membres sont chez eux dans l'une et l'autre des

Compagnies. Et le cadre somptueux qui nous entoure ne peut que rehausser la solennité de notre assemblée aujourd'hui. L'Académie ne se sentira pas dépaycée dans la demeure de la Société archéologique et M. Deguara a bien mérité par son hospitalité que j'insiste sur mon sentiment de reconnaissance amicale.

En me recevant parmi vous, Messieurs, vous mettez une très glorieuse apothéose à la longue carrière d'académicien qui fut la mienne. Pour la troisième fois en effet, je peux m'enorgueillir de ce titre. Pendant vingt-cinq ans j'ai fait partie de l'Académie nationale de Reims, où j'avais succédé à un érudit délicat et fin, amateur éclairé de gravures et de littérature et qui suivait de près les activités du musée que je dirigeais. Emporté très tôt par un stupide accident, ce rémois m'avait accueilli avec une gentillesse et un sens de l'hospitalité inégalables. J'étais d'autant plus fier d'appartenir à cette compagnie que la plupart des réunions se faisaient au musée, où j'avais pu la recevoir dès mon arrivée. Mais cette appartenace de mon âge d'homme ne peut me faire oublier ma première Académie, celle de mon adolescence, où, pendant trois ans, j'ai rempli le rôle de secrétaire... perpétuel. Fonctionnant dans l'école libre que je fréquentais, cette grave association réunissait une fois par semaine les élèves élus par les membres en place sur les mérites de leurs compositions françaises ou de leurs dissertations philosophiques. J'ai conservé le discours que je prononçais le jour de ma réception. Sur deux feuilles de cahier, avec cette encre violette que presque tous les écoliers de l'époque utilisaient, je remerciais avec une fierté naïve mes collègues de l'honneur qu'ils me faisaient. Nous étions très sérieux. Les discussions étaient serrées, même si elles manquaient parfois de solides bases scientifiques. On se vouvoyait, on s'appelait « Monsieur » et les mêmes qui, une heure auparavant, se battaient dans la cour de récréation, écoutaient gravement notre directeur expliquer l'étymologie d'un mot ou disséquaient le travail littéraire soumis à leur jugement.

Vous avez bien voulu, Messieurs, couronner d'une façon éclatante cette carrière en m'accueillant parmi vous. Je vous en remercie très vivement, très sincèrement, sensible dès la première réunion à laquelle j'assistais à cette ambiance chaleureuse et amicale, simple et parfois familière, et qui demeure pourtant marquée par cette noblesse de sentiments et d'accord de pensée, que l'on ne trouve que chez ceux qui partagent les mêmes préoccupations de la recherche et du commerce permanent avec l'art, la littérature, la science ou la passion de soigner et de guérir.

Vous m'avez nommé à ce XXVII^e fauteuil, où siégea la première femme reçue à l'Académie, M^{me} Reynès-Montlaur, et où je succède à M. André Desmouliez.

Combien je regrette profondément de n'avoir pas connu mon prédécesseur. J'aurais pu, infiniment mieux que je ne vais le faire, retracer sa carrière de professeur et d'érudit, faire revivre l'homme distingué et bon qu'il fut.

* *

*

En commençant mes recherches afin de mieux cerner et de mieux restituer la personnalité de M. André Desmouliez, j'ai eu entre les mains le compte rendu par la presse locale de sa réception à notre Académie. L'article du journal publiait une photo du récipiendaire qui, malgré la qualité médiocre du document, laissait parfaitement juger de l'élégance physique, de la pondération et du calme du nouveau reçu. C'est en ayant présent en mémoire cette vision que je vais essayer de redire l'histoire de sa vie.

M. André Desmouliez naquit le 2 février 1915 à Montpellier. Son ascendance lui infusa d'abord l'austérité et la fermeté patriotique alsaciennes du côté de sa mère, alliées aux qualités d'énergie et de ténacité que donne la foi israélite professée par ces mêmes ancêtres. Née Braunschweig, cette courageuse jeune fille avait eu comme père un de ces alsaciens irréductibles réfugiés en France après 1871 pour ne pas endosser par force la nationalité allemande que leur imposait le traité de Francfort. Trois de ses frères professaient à Montpellier et à Paris, l'un d'eux étant l'auteur de la célèbre grammaire que l'on cite toujours sous son nom.

Son père était originaire de Saint-Sever. L'antique abbaye dominant l'Adour a sans doute marqué sa vive intelligence, son goût raffiné et son amour du travail bien fait. Fonctionnaire des Contributions indirectes, installé à Montpellier par les hasards des mutations administratives, il y rencontra sa future femme, mais ne put jouir longtemps des joies du foyer familial. La guerre le prit et l'emporta au début de mai 1917, au cours d'une de ces coûteuses et inutiles attaques qui ensanglantèrent le Chemin des Dames. Il repose à Craonne près de ses frères d'armes. Ces quelques mois de vie militaire avaient été, bien inutilement hélas ! employés par lui à étudier le droit en vue d'améliorer sa carrière par des concours administratifs ultérieurs.

La jeune veuve, alors mère de deux garçons, entreprit avec courage la dure tâche de mener de front leur éducation et sa carrière professorale dans les classes élémentaires du Petit Lycée. Bien qu'aidée par l'affection des siens elle durcit, peut-on dire, sa personnalité et son influence, un peu raidie par le malheur, ne laissa pas de marquer définitivement la vie de ses enfants.

Enseignement des lettres et Morale donnés avec une affectueuse fermeté par des professeurs attentifs et par la mère forment l'intelligence, la mémoire et le caractère de l'adolescent. Il porte un goût très vif aux études classiques et, à dix-sept ans, obtient le premier prix au Concours général Gréco-latin. Tout naturellement il prépare son agrégation dans le même sens par une khâgne à Paris et tout naturellement ses connaissances déjà solides lui procurent des travaux de traductions, dont il reprendra plus tard l'essence dans ses publications personnelles. Ces années parisiennes se terminent par une admissibilité à l'École Normale, que les événements de 1939 l'empêchèrent d'utiliser. L'agrégation, but de sa carrière, lui aurait certainement valu d'être un des plus jeunes diplômés de France. Tandis qu'il se prépare à cette épreuve à la Faculté des Lettres de notre ville, il est obligé de rejoindre un peloton d'officiers de réserves à Saint-Maixent. L'invasion allemande le trouble profondément, mais n'abat nullement son patriotisme et son désir de lutter jusqu'au bout. Un ordre impératif d'évacuation le renvoie à son grand regret dans le Midi, où il viendra se faire démobiliser à Montpellier, retrouvant les siens avec une triste joie.

Les malheurs du temps le poursuivent. D'abord nommé professeur de 3^e dans le Lycée de sa jeunesse, il y entre par la petite porte du Petit Lycée et pour peu de temps, car en septembre 1941 l'ascendance israélite de sa mère le fait exclure de l'Université. Coup très dur pour un homme honnête, dont les sentiments de droiture et de justice se raidissent contre une injuste décision. Il espère demeurer en Languedoc malgré l'opposition de certains et entreprend de participer aux premières activités de la Résistance. Mais très vite des amitiés sûres lui conseillent une retraite prudente et il se réfugie à Dieulefit, où il enseigne dans une institution libre. Il se lie sur place avec Pierre et Wladimir d'Ormesson et André Rousseau et continue secrètement la résistance. Il échappera d'ailleurs par miracle à une action répressive allemande. L'amitié du doyen Pierre Jourda le soutint pendant cette période d'épreuve particulièrement dure. Il ne l'oubliera jamais.

La paix revenue, M. André Desmouliez reprend son poste à Montpellier. Il a fait la connaissance de Laurent Michard lors d'un séjour à Paris. Tous deux se lient d'une profonde amitié et préparent ensemble l'agrégation, qu'il passe en juin 1945. Assistant en Fac de Lettres, chargé de la deuxième classe de khâgne, puis maître assistant, il est tout de suite considéré comme un enseignant de grande valeur. Un de ses élèves obtient le premier prix de français au Concours général. Au cours des années cinquante on lui propose un poste à Paris, qu'il refusera pour ne pas quitter sa mère avec laquelle il demeure. Il s'en est occupé avec le dévouement le plus entier et le plus affectueux.

Ce n'est pourtant qu'en juin 1971 qu'il présente sa thèse en Sorbonne sous la direction de Jacques Heurgon. Publié en 1976 par Latomus, Revue des Études latines à Bruxelles, ce volumineux ouvrage de 637 pages est intitulé « Cicéron et son goût. Essai sur une définition d'une esthétique romaine à la fin de la République ». Le jury, qui comprenait entre autres deux membres de l'Institut, dont Pierre Boyancé, lui décerna la mention « Très honorable », avec des éloges exceptionnels. Les comptes rendus qui accompagnèrent l'édition furent des plus élogieux et, dans le corps scientifique international, on s'accorda pour juger comme un travail riche et remarquable cette contribution essentielle à l'étude des lettres latines, à la connaissance non seulement de Cicéron mais aussi des habitudes de penser et de juger dans le monde intellectuel gréco-romain.

M^{me} Desmouliez mère meurt en 1970. Elle habitait depuis la guerre avec son fils rue Foch. Le caractère énergique, peut-être un peu exclusif, de cette excellente et dévouée personne avait fortement marqué son fils, dont on soupçonne qu'il ne s'était pas marié pour accompagner cette vieillesse. En tout cas cette mort est un coup très dur, dont il se remettra difficilement. Est-ce pour fuir ses souvenirs qu'il déménage alors pour s'installer rue Pagézy ? Il réfugie sa peine dans son travail, sa riche bibliothèque d'universitaire et ses notes de travail méthodiquement classées.

La fin de sa vie professionnelle fut assez pénible. Sa santé était chancelante et des accidents cardiaques le terrassent à plusieurs reprises, jusqu'à deux infarctus dans la même année. Il est obligé de prendre de longs congés de maladie, assisté avec dévouement et affection par des amitiés fidèles. La retraite, justement retardée du nombre d'années où il avait été radié de l'Université, vint à point pour soulager la fatigue d'un homme que sa conscience professionnelle avait conduit à mener son travail au-delà de ses forces. Il employa ce temps de repos à parfaire ses recherches, à voyager en montagne, particulièrement en Suisse qu'il aimait beaucoup.

Avec sa modestie habituelle il reçut les honneurs qu'il méritait. Il est promu Commandeur dans l'ordre des Palmes académiques en octobre 1981. L'Académie, notre Académie, le reçoit au XXVII^e fauteuil de la section des Lettres le 30 novembre 1981. Il y succède à son maître et ami le doyen Pierre Jourda, dont il prononce l'éloge avec un lyrisme ému. A cette occasion, la presse, rendant compte de la cérémonie, la qualifie de « rencontre d'humanisme » et ce fut en effet un régal de l'esprit que les paroles qui furent prononcées ce jour-là. La réponse que fit M. Nussy Saint-Saëns au récipiendaire est digne de ce régal. M. André Desmouliez donnera plusieurs

communications à notre Compagnie, la dernière, le 14 mars 1988 et alors que la maladie le ployait déjà, sur « La critique littéraire et artistique dans l'Antiquité ».

Le hasard d'une installation estivale en Lozère me fait passer plusieurs fois par an avec ma famille dans le petit bourg de Génolhac, dans le Gard. Ce n'est qu'après vingt ans de rapide traversée que j'ai appris les circonstances dernières de la mort de M. André Desmouliez. La chaleur de l'été montpelliérain le fatigant beaucoup il s'installe en juillet 1993, après un dernier infarctus en mars, dans cette halte historique de la voie régordane, où habitaient des cousins à lui, les Olivier. Logé à l'hôpital de Ponteil il décédait le 18 août et fut enterré dans le calme petit cimetière qui domine la route. Une photographie a ouvert pour moi cette biographie, un souvenir de passant occasionnel la clôt.

M. André Desmouliez avait de nombreux amis qui la soutinrent fidèlement dans les traverses de sa vie. Je dois remercier tous ceux qui ont ouvert pour moi à son sujet le livre de leur mémoire, en souvenir de ces amitiés. Le plus ancien, le doyen Pierre Jourda, marqua certainement d'une empreinte ineffaçable l'intelligence et la sensibilité de celui qui fut son élève. L'éloge qui en fut prononcé en notre Académie par celui-ci le 30 novembre 1981 fait honneur au cœur et à la fidélité du nouvel élu. En termes émus il rappelle la carrière et les travaux de son prédécesseur. C'est à partir d'octobre 1927 que Pierre Jourda, faisant ses débuts au Petit Lycée de la rue Lakanal, eut comme élève M. André Desmouliez, qui évoque avec une discrète et joyeuse émotion les espaces aérés et lumineux de l'établissement, la séduction discrète et prenante de son parc, avec la large allée circulaire ombragée de marronniers somptueux. Je reprends pour cette description les mots mêmes, qui furent prononcés ce jour-là, ainsi que l'évocation de l'enseignement intelligent et délicat du maître. Plus tard, aux heures sombres de 1942, M. André Desmouliez eut l'occasion de rencontrer un jour dans la rue, presque en cachette et alors qu'il se sentait peut-être surveillé, Pierre Jourda qui, sans paroles vaines ni ostentation, lui offrit une place à son foyer en cas de difficultés imprévues. Ce foyer devint un peu ainsi le sien, cette famille devint un peu la sienne.

M. Georges Devallet, collègue de M. André Desmouliez à la Faculté, fut aussi pour lui un ami qui n'a pas oublié. Qu'il me permette de le remercier pour m'avoir donné accès à la connaissance intime et professionnelle de mon prédécesseur, et je dois aussi exprimer tous mes remerciements à celle qui fut une amie fidèle et dévouée et dont la vie s'enlaga à celle de M. André Desmouliez, M^{me} de Cabarrus. Unis entre autres tous les deux par une même

attirance pour les grands espaces montagneux, ils poursuivirent un commerce affectueux, communiant ensemble dans l'amour du beau, de la nature et de l'art. Merci à tous ceux qui, dans sa famille, M. Georges Desmouliez son frère, ou ses relations, ont surmonté leurs regrets pour m'aider à retrouver la trace du passé. Je dois à ces souvenirs précieux d'avoir pénétré cette âme dans les manifestations les plus intimes de sa personnalité.

Car cette personnalité était digne d'être connue. Le choix même de son sujet de thèse, travail de toute une vie, dénote l'amateur éclairé et, plus qu'un amateur, le chercheur passionné qui va au fond des choses et fouille l'homme jusqu'en ses profondeurs secrètes. Délicat et plein de tact il avait pour ses étudiants qui l'admiraient beaucoup des gestes familiers et sans façon, dévoilant son peu de souci du qu'en dira-t-on. Une de ses anciennes étudiantes raconte qu'étant encore en faculté sous son directorat elle fut amenée un jour à retarder le départ de son professeur après son cours, afin d'obtenir de lui quelque renseignement. L'entretien se prolongeait, l'heure tournait, et les deux interlocuteurs, parlant et marchant, étaient arrivés sur le parking de la faculté. C'était l'époque où un professeur intimidait encore ses élèves et la jeune fille, un peu confuse, proposa à son maître de le ramener chez lui, dans sa voiture, qu'elle décrit avec humour comme « une modeste coquille d'œuf à deux petites places, sur quatre roues avec un moteur pétaradant ». Avec le plus grand naturel l'offre fut acceptée et cette promenade à deux dans les rues de Montpellier fut le début de relations étroites entre maître et élève, qui déplore maintenant avoir perdu un ami plutôt qu'un maître.

Modeste, M. André Desmouliez l'était, mais parfois aussi susceptible, manière pour lui de cacher avec pudeur ses sentiments profonds. D'un naturel pondéré, pétri de bon sens et doué d'une perspicacité aigüe, il savait demeurer simple et sa bonté vigilante se marqua dans maintes circonstances dans ses rapports avec ses amis. Il oubliait sa santé délicate, les crises douloureuses de la fin de sa vie pour soutenir ceux qui faisaient appel à lui et jamais en vain. Au cours de mes premiers contacts avec son entourage j'ai reçu une lettre d'une famille amie, dans laquelle la mère, veuve très tôt et chargée d'enfants encore jeunes, déclarait : « Après son départ je me sens un peu orpheline, car je savais que je pouvais à tout instant lui confier mes ennuis ». Disponible à tous, il l'était avec intelligence et discrétion, non exempte d'un certain humour.

Cette ouverture aux autres ne provenait pas d'un sens religieux profond. Sa mère pourtant lui avait donné l'exemple d'un attachement fort à sa propre foi. Mais loyalement il fut en recherche toute sa vie, par conviction et par curiosité, et, si cette recherche n'aboutit pas, au moins eut-il le mérite de vivre

suivant des principes d'honnêteté et de valeurs humaines. Il sut donner les preuves d'actions en conformité avec ses convictions, même si elles n'étaient pas appuyées sur une pratique affichée.

Si M. André Desmouliez était un penseur, c'était aussi un esthète et un admirateur de la nature. Il aimait les grands espaces montagneux, nous l'avons dit, et faisait annuellement de longs séjours en Suisse, à Zermatt, Wengen ou à Chamonix. C'est là qu'il rencontra celle dont l'affection et la présence discrète devaient remplir sa vie. Cet amour des cimes et de la pureté de la neige et des glaciers correspondait bien à son caractère fier, parfois même intransigeant et à sa passion de l'honnêteté et de la pureté. Le théâtre, la musique lui apportaient aussi leurs joies profondes et cet apaisement qui comblait son souci de l'équilibre et de la pondération. Ses fréquents séjours à Paris lui permettaient d'assouvir ce besoin, en même temps qu'ils satisfaisaient son désir de demeurer en contact avec ses nombreux amis.

Détail amusant : cette passion des grands espaces s'accompagnait d'une passion pour les chemins de fer. Ce ne fut pourtant pas un grand voyageur. Ou plutôt ses déplacements s'effectuaient sur des trajets immuables... Il reçut, au cours de sa vie, plusieurs invitations pour des séjours à l'étranger, qu'il finit par décliner, non sans quelques hésitations.

* *

*

M. André Desmouliez fut l'homme d'un livre. Si l'on peut citer de lui plusieurs études, tournant souvent autour de Cicéron, comme « *Sur l'interprétation du de signis* » de 1949, « *Sur la polémique de Cicéron et des atticistes* » de 1952, « *Les comparaisons entre le style et le corps humain* » de 1955, « *Psychanalyse de Cicéron* » de 1958 ou « *Cicéron et l'ambition littéraire de Salluste* » de 1978, l'œuvre de sa vie fut cette thèse monumentale sur le goût de Cicéron, soutenue en 1971.

Pourquoi fut-il appelé à choisir ce sujet ? Je n'ai pas abordé la question avec ceux qui m'ont apporté leurs souvenirs sur mon prédécesseur, mais je me hasarderai à avancer une hypothèse, tout en priant ceux qui l'ont bien connu de m'excuser si elle s'avérait effectivement trop hasardée. En pénétrant peu à peu cette personnalité je m'avisais de certains rapprochements que l'on pouvait faire entre celle-ci et celle de Cicéron. Peut-être dans le grand orateur latin M. André Desmouliez avait-il retrouvé plus ou moins consciemment certains traits de sa propre pensée, indépendamment bien sûr de cerner scientifiquement le

personnage antique. Ce n'est peut-être pas un hasard si, de tous les aspects cicéroniens, fut choisie l'étude de son goût. Nous verrons que, dans la pensée de l'auteur, le mot englobait plus que son sens étroit. Mais M. Desmouliez était avant tout un homme de goût. Nous savons qu'il aimait l'art, la nature, la musique, avec intelligence et mesure, classique sans être exclusif, amateur éclairé et très complet, Cicéron était un esprit qui s'intéressait à tout. Juriste de formation, il écrivit des poèmes, étudia la philosophie et admirait la culture grecque. Il était plein de bon sens et, s'il commit des erreurs en politique, ce fut par excès de générosité et de patriotisme. Ces qualités ne manquaient pas à M. André Desmouliez qui, patriote fervent, soutint la bonne cause au péril de sa liberté et peut-être de sa vie.

Hypersensible était Cicéron, et l'on retrouve ce trait de caractère dans ses émotions, dans ses colères, dans l'élan de ses activités. Sous des dehors pacifiques, parfois un peu froids, M. André Desmouliez cachait un cœur prompt à s'émouvoir. Sa générosité, son ouverture aux autres lui inspirèrent maints gestes délicats, tel le soin qu'il prit de veiller sur l'éducation de jeunes enfants privés de leur père dans une famille amie. Celle-ci se souvient encore de sa présence attentive, de ses conseils et de ses interventions, toujours marquées au coin du bon sens.

Ne poussons pas plus loin ce parallèle qui finirait peut-être par ne plus prouver grand-chose. Mais au moins, tout incomplet et gauche qu'il soit, il peut être intéressant d'avoir été tenté.

En abordant l'étude de cette thèse capitale j'étais, je l'avoue, un peu effrayé. Les lettres latines ne sont pas ma partie et un premier examen du texte m'avait quelque peu rebuté, tant les termes techniques grecs et latins, les citations et les références me semblaient ardues. Je me suis concentré pendant un mois et je dois avouer que j'ai tiré de cette initiation de grands et intéressants résultats. Les profanes, nantis d'une bonne culture, peuvent largement utiliser par exemple les chapitres consacrés à l'analyse de l'art oratoire, dont nous savons que Cicéron l'avait étudié auprès des meilleurs spécialistes grecs.

Pénétrons un peu plus avant dans la densité de ce texte. Six parties le divisent, suivant une progression logique, qui part d'une analyse serrée du goût romain à la fin de la République et, après avoir étudié la formation du goût de Cicéron, à la fois à partir de ses tendances intimes et des influences extérieures, fait le tour successivement des besoins psychiques, éthiques, intellectuels et artistiques du grand orateur.

Le monde romain a possédé entre autres un prodigieux don d'assimilation des autres cultures. La Grèce constitua pour lui un apport fondamental ; rappelons-nous la célèbre affirmation : « La Grèce prisonnière emprisonna son vainqueur ». Mais, contrairement à ce que toute une école d'historiens a soutenu, cet apport extérieur n'a pas affaibli l'héritage du propre génie latin. Esprit positif le Romain organise ce mélange sur son fonds de gravité et de sérieux. Il vit de certitude, non d'imagination. C'est un observateur qui exige le vrai, alors que le Grec cultive le vraisemblable. Le latin est une langue de paysans, avec sa rigueur de vocabulaire, son amour de la formule, de l'axiome, son style concis, ample et solennel. Ce caractère très vif, mobile, qui demande l'extériorisation, se tourne naturellement vers l'éloquence, qui satisfait son besoin d'action et de mouvement. Discours et religion sont gestualisés, véritables comédies, et la joie de vivre et le rire semblent n'éclater que dans une turbulente agressivité. On a noté avec justesse que le Romain exige de l'œuvre d'art la sensation d'une présence réelle, l'illusion d'un spectacle.

L'influence grecque à Rome commence avec les Etrusques, dont le grand public ignore généralement qu'ils sont les inspirateurs de l'art romain et jusqu'à la fin de la République sont en fait l'art romain. On ne peut nier cependant que dès le III^e siècle les transferts des œuvres grecques à Rome ont largement contribué à former le goût des élites, en affinant l'hellénisme étrusque. Pline l'ancien date la naissance du goût à Rome du legs de ses états par le roi de Pergame, Attale, en 133 et du contact avec cette riche culture. En fait les défilés de butins qui ont sillonné les avenues de la capitale dès 272 ont lancé un mouvement devenu vite irrésistible. Au 1^{er} siècle le public moyen avait atteint un honorable niveau culturel hellénique, même si la tradition indigène n'est pas oubliée.

C'est dans ce monde intellectuel, que l'on doit quand même et au bon sens du terme qualifier de composite, que va se former Cicéron. Né en province, venu très jeune à Rome, élevé strictement par son père, il étudie la rhétorique, éducation rappelons-le de l'art oratoire. Composant quotidiennement, et presque toujours en grec, des exercices de déclamation sur des thèmes juridiques, il se montre assidu aux procès du forum et se forme à la gestuelle correspondante en observant les acteurs connus de son temps. Il prendra même des leçons auprès d'eux. La richesse et la noblesse de sa famille favorisent cette formation, autant que l'exemple d'un de ses oncles, juriste réputé, et les conseils des deux jurisconsultes les plus célèbres de Rome, les *Saevola*. En même temps il étudie la philosophie grecque auprès de Philon et de Diodote. Un séjour de deux ans en Grèce à partir de 79 lui permet de se former encore auprès de maîtres fameux, tels Antiochus d'Ascalon, Molon et Posidonius. C'est là qu'il se lie avec Atticus, qui demeurera toute sa vie son fidèle ami.

De retour à Rome il entame une carrière politico-juridique, sur laquelle nous ne nous étendrons pas. Parallèlement à celle-ci, dont l'aspect juridique est plus heureux que le politique, il acquiert une culture personnelle très étendue. Il reconnaît avoir vu beaucoup d'œuvres, avoir discuté d'esthétique avec ses amis. Son caractère émotif contribue à former un goût parfois dévié par l'exagération d'une sensibilité primaire. Les revers l'abattent facilement, il est véhément, mais doux et indulgent. Sa souplesse d'esprit est considérable, il assimile très vite et à fond. Honnêtement il a rempli son métier d'avocat, même en faveur d'adversaires de ses idées. Il fait preuve d'une vanité certaine, souvent ingénue, admirant son œuvre poétique propre, qui n'est pas géniale. Toute sa vie il a cherché à s'imposer aux autres. Son consulat fut sa gloire et il ne le laisse ignorer à personne. Dans son poème « Sur son consulat » il écrivit les deux vers célèbres, qui lui attirèrent les railleries de ses contemporains : « *Cedant arma togae, concedat laurea laudi* », « Aux armes de s'effacer devant la toge, au laurier de s'incliner devant l'estime » et aussi : « *O fortunatam me consule Romam* », « O heureuse Rome quand j'étais consul ». Il a le complexe d'un provincial et on le lui fit parfois sentir.

L'éloquence de Cicéron est variée, allant de l'apostrophe véhémence à la plaisanterie. A l'époque on distinguait trois sortes de styles : simple, tempéré et élevé. La plupart des orateurs, même les plus célèbres, utilisaient un de ceux-ci, conformément à leur personnalité. Cicéron use des trois, suivant le sujet de son discours, parfois changeant au courant de celui-ci. Dans le « *De signis* » par exemple il change dix fois de registre, avec une habileté et une souplesse extraordinaires. Cette doctrine était d'origine hellénique, affirmant la variété comme fondement de l'art. Il préfère la « *pronunciatio* », c'est-à-dire la variation de la voix à l'« *actio* », qui désigne les attitudes du corps et les gestes. En tout temps il se réfère à son modèle et maître, Démosthène. Son grand souci est de demeurer modéré et équilibré. Il n'accorde par une importance extrême aux rhéteurs ses contemporains, qui disséquaient avec minute l'art oratoire en parties rigoureusement distinctes.

Reportons-nous aux conditions de l'époque en ce qui regarde l'art de la parole. M. André Desmouliez reconstitue la manière du discours avec sagacité. Beaucoup de plaidoiries se prononcent en plein air, les orateurs étant certainement gênés par l'ampleur du vêtement traditionnel, la toge. On comprend dès lors qu'ils aient dû se faire former par les acteurs. Le texte, dont nous rappelons qu'il n'était pas entièrement celui qui fut écrit après, avait besoin pour passer d'énergie, de force et d'une voix élevée. La querelle que Cicéron eut avec les atticistes, partisans d'un style simple et modéré, presque confidentiel, illustre bien ses certitudes : de la mesure, du calme, mais une

action énergique imposée par les circonstances extérieures. L'acte judiciaire est considéré comme un spectacle. En plein procès Antoine déchire la tunique de son client pour montrer ses blessures. Cicéron reconnaît avoir pleuré au cours d'une plaidoirie. Une autre fois il présente dans ses bras au public un enfant. Le pathétique est pour lui un élément premier. Il le fonde sur les mouvements de l'âme.

Toute cette mise en scène sert à l'efficacité du discours, qui doit à la fois prouver, unir et charmer. A nous modernes les conclusions qu'il tire de ces recommandations semblent un peu simples et naïves. C'est dans l'utilitarisme qu'il faut replacer les opinions ou options esthétiques de Cicéron. Il se refuse à faire du seul plaisir le but de l'art et condamne ainsi l'épicurisme. Quand il critique le manque de sens artistique de Verrès, c'est parce que celui-ci apprécie les objets à cause de leur valeur intrinsèque, alors que lui, Cicéron, goûte une œuvre avec mesure, si elle est riche d'un contenu intellectuel et moral.

Il met l'éloquence au premier rang, avec les arts majeurs, la guerre, la politique, alors qu'il considère comme arts mineurs peinture, sculpture, musique, poésie, grammaire, mathématiques. Précisons toutefois que les deux qualificatifs n'établissent pas une échelle de valeur, mais seulement le fait que les premiers visent à l'utilité, les seconds à l'agrément. On retrouve en cette classification l'empreinte de l'âme romaine antique, au retour de laquelle le siècle d'Auguste aspirera. Et, en ce concerne le jugement à porter sur les différents arts, Cicéron fait une différence entre la foule et les connaisseurs. Les deux sont d'accord pour juger, mais le jugement artistique du grand public « sent » la faute, alors que l'analyse critique du connaisseur cherche à découvrir la cause de celle-ci. A l'époque les philosophes disputaient de cette question sans pouvoir s'entendre. Cicéron adopte un moyen terme et se contredit parfois dans cette analyse du goût. On sent nettement que M. André Desmouliez prend parti pour le romain.

Le grand orateur accordait une particulière attention à la convenance, dont la caractéristique essentielle est d'être liée à la notion du beau. Il semble toutefois que ses réflexions sur ce sujet aient relevé d'avantage de la discussion d'école. Au terme grec de *Πρεπον* il préfère le mot de « decorum », signifiant pour lui « sentiment délicat des nuances ». Et il conclut par l'axiome bien connu, qui reprend une idée grecque : « Ce qui est convenable est beau et réciproquement ». Il n'a pas toutefois défini les préceptes relatifs à l'application du decorum. La conclusion qui découle de cet ensemble d'idées est la beauté réside dans la grâce pour la femme, dans la dignité pour l'homme.

Les exigences intellectuelles de la pratique du goût sont très romaines, liées à l'austérité innée du milieu. La netteté de la pensée engendre la clarté de la parole, annonçant notre Boileau et son « Ce qui se conçoit bien... ». Cette correction de la pensée se traduit donc par des mots propres, usités et courants. On bannira l'exagération, l'enflure, bref on soutiendra le concept de l'honnête homme, la parole étant, dans l'opinion de M. André Desmouliez, un reflet du caractère. À côté de la qualité des mots se placent l'ordonnance, la régularité, définissant, suivant les Stoïciens, la beauté morale par l'équilibre. Cette grande conception a été suivie par bien des philosophes, à commencer par Aristote et saint Augustin. Cicéron l'a faite sienne avec conviction. Concurrément plaçons la solidité de l'esprit et son corollaire, l'ampleur de la pensée, qualités maîtresses des Romains. Cette construction intellectuelle couronne pour Cicéron la formation de la personnalité. Remarquons cependant que l'orateur laisse passer ici le bout de l'oreille. C'est bien en se référant à l'art oratoire qu'il émit ces remarques.

Le ciment de ces diverses caractéristiques est une bonne culture générale. L'idéal, et on sent que Cicéron souhaite y parvenir, est que l'honnête homme soit capable de dissenter également de poésie, histoire, pédagogie, philosophie, droit, législation, économie etc. Là encore on découvre l'orateur, « le faiseur de discours », au bon sens du terme, celui qui essaie de convaincre et d'éduquer. Le défaut de la cuirasse de Cicéron est cette perpétuelle référence à ses amours intellectuelles et à sa conviction profonde que seul le jeu des mots vaut la peine d'être cultivé. Il a oublié que les Grecs, ses modèles, unissaient le goût, sentiment, et la pensée, moteur de la réflexion, sous le nom de « sagesse ».

Tout ceci aboutit à un vertigineux exposé des jeux de figures, des classifications de mots, qui sent manifestement la théorie. Que Cicéron ait essayé de faire passer celle-ci dans la pratique, cela n'est pas niable. À sa décharge précisons que cette théorie n'est pas présentée d'un bloc, mais figure par morceaux dans toute son œuvre. Il y eut forcément de ce fait des redites, des variantes, parfois de légères contradictions. C'est la partie la moins intéressante des idées du grand orateur. Il a du mal à y rattacher l'esthétique. Nous ne nous y attarderons pas. Ces jeux d'école plaisaient à l'esprit romain, épris de classification et de logique. Ils nous semblent maintenant réservés aux spécialistes plus qu'à l'homme cultivé.

L'ensemble de l'étude de M. André Desmouliez se termine sur une conclusion impartiale, dans laquelle l'admiration et, pourrait-on dire, l'affection qu'il porte à son héros ne sont pas aveugles. Peut-être a-t-il lui aussi fait la part belle à la théorie et à l'aspect intellectuel du personnage plus qu'à

ses sentiments. Ceux-ci sont toutefois un peu difficiles à cerner complètement. Et il est tout aussi difficile de passer du goût de Cicéron au goût moderne.

* *

*

Durant ma carrière de Conservateur de Musées je me suis trouvé confronté à des manifestations infinies du goût de ma clientèle. Qu'on ne me dise pas que cette clientèle constituait une série à part. Dans ce mot en effet j'englobe toutes les variétés sociales avec qui j'ai été en contact, la simple mention de ma profession entraînant automatiquement chez mon interlocuteur des réactions allant de l'ignorance la plus noire aux manifestations du snobisme le plus désagréable. Concrètement ces manifestations de goût pouvaient se regrouper en trois catégories. Il y avait la grand-mère qui, placée devant un Picasso ou un Mondrian échevelé, prononçait avec force : « Mon petit-fils qui a cinq ans fait la même chose ». Il y avait le snob qui affirmait avec la même force : « Je donnerais mes deux yeux pour posséder ces dessins de Michaux », sans réfléchir que, privé de ses yeux, il ne pourrait guère jouir de son acquisition. Que si vous croyez que j'exagère, je peux vous jurer avoir entendu les deux réflexions, la première fort souvent d'ailleurs. Il y avait aussi les amateurs intelligents et sensibles, rares malheureusement, qui m'ont beaucoup appris et m'ont soutenu aux heures difficiles. Le goût ne consiste pas uniquement à jouir de l'œuvre d'art. Il s'insère aussi dans la vie quotidienne et nous donne une ouverture aux autres et une patience d'écoute, que M. André Desmouliéz a pratiqué couramment. L'approche de l'art encourage l'approche de l'âme.

Une première idée doit être émise. Le goût n'est à l'origine ni affaire d'éducation ni affaire de position sociale. Il peut parfois dévier, malgré les qualités réelles de la personne concernée. Louis XIV, devant l'installation de quelques riches et truculentes peintures flamandes sur les murs de Versailles, ordonnait « Que l'on m'ôte ces magots ! ». On l'a ou on ne l'a pas, ce goût. On peut l'affiner, le corriger, non l'insérer artificiellement dans la personnalité. Je suis sans doute un peu sévère. Je ne pense pas en fait que l'on puisse imaginer un homme entièrement dénué de goût. S'il ne manifeste pas celui-ci, c'est qu'il n'a pas trouvé sa véritable voie.

Cette voie passe par la réalité vivante et une deuxième idée est que le progrès de l'art consiste à traduire de mieux en mieux celle-ci. Dans ce domaine je n'aime pas utiliser le terme de « bon goût », qui semble établir une classification ou faire référence à quelque chose que l'on pourrait mesurer.

Il nous arrive de trouver mauvais le goût des autres, c'est qu'il ne se rapproche pas du nôtre. Or la réalité est par essence extrêmement variée. Pourquoi l'esthète qui admire à bon droit une œuvre du Poussin ou de Kandinsky aurait-il meilleur goût que le balayeur des rues pour lequel le chromo violemment colorié constitue le sommet de l'art ? Je pousserai plus loin le raisonnement, au risque de choquer certains : toute œuvre peut être admirable, dans la mesure où son auteur est sincère, a eu l'intention de créer du beau et pratique une technique. Sans cela nous devrions rejeter aux poubelles les œuvres du douanier Rousseau, de Piquassiette et pourquoi pas ? de l'art nègre. Toutes ces productions ne correspondent nullement à nos canons habituels d'esthétique, et pourtant elles traduisent une réalité. Soyons honnêtes : on recueille maintenant, on admire, on met en valeur dans nos musées des objets que nos parents considéraient comme des monuments de laideur. Voyez l'art primitif, la chromo déjà cité, l'art populaire, le kitsch, etc.

Cet idéal de la perfection, si nous le mettons en parallèle avec la réalité, aboutit automatiquement à la photographie. Et pourquoi pas ? Cette réflexion, je l'ai entendue bien souvent. Et pour m'en défendre il me suffisait d'évoquer la photo d'art, le huitième art et les efforts des spécialistes pour transformer un banal noir et blanc en objet d'admiration. Il me revient en mémoire un passage d'un roman, dans lequel un opérateur de cinéma, dont on disait qu'il peignait avec ses lentilles, parlait avec émotion des effets à la Turner qu'il avait obtenus dans une prise de vues.

Ce qui peut devenir obsession de l'idéal est quand même conditionné par la personnalité physique de chacun. Le mot « goût » est bien choisi, car il englobe toutes les réactions de nos divers sens. Sa traduction, « j'aime », s'emploie pour un plat délicat, un beau paysage, une musique envoûtante, un parfum suave ou la douceur du velours. Mais l'auditif préférera la musique, le visuel un beau tableau, la tactile passera son temps comme les raffinés chinois à rouler un morceau de jade entre ses doigts. L'essentiel est que ces préférences, parfaitement licites, ne masquent pas les autres manifestations de notre goût général.

Si l'on peut donc définir les caractéristiques prépondérantes de l'habitant d'un pays à une certaine époque, on pourra définir le goût de ce pays à cette époque. La plupart du temps ce goût aura été donné par une élite et il s'imposera peu à peu à la majorité ou non. Dans le dernier cas, il disparaîtra. Depuis la Renaissance le goût est bien distinct de l'art. Celui-ci s'individualise de plus en plus à partir de cette époque. Le goût au contraire, résultat d'influences collectives, reste un fait général et il nous donnera un bon portrait de « l'honnête homme » de telle période.

L'évolution du goût depuis les anciens est tout à fait représentative de l'évolution de l'art, qu'elle suit avec retard mais avec fidélité. Dans l'antiquité grecque les arts plastiques devaient représenter le corps humain, et celui-ci seul, aussi fidèlement que possible ; nous avons nommé la sculpture. L'architecture, autre grand art, est traitée à l'échelle humaine et le nombre d'or, ce nombre qui représente une proportion satisfaisante pour l'œil humain, prend le corps de l'homme comme référence. Le goût romain est un peu celui de parvenus. Mais il est motivé et enrichi par l'art grec, qui a créé et utilisé tous les moyens de perfectionner un beau, qui doit tendre vers un idéal. Notons que le génie romain a plus perfectionné que créé, les deux cultures étant finalement complémentaires.

Le christianisme amène un changement radical d'optique et de création. Jusqu'à la fin du Moyen Age l'architecture est reine, parce que, dans la plus grande proportion des bâtiments construits, elle est la maison de Dieu. L'objet d'art ou l'objet décoratif est une louange à la divinité et, sauf pour une élite, il n'est pas question de goût mais de richesse et de foi. Ceci dit, la création obéit quand même à un instinctif besoin de beau, et sculpture, peinture, objets d'art, s'ils se restreignent dans la majorité des cas à des sujets religieux, sont conçus suivant une recherche esthétique réelle, mais qui se cache derrière une technique déjà évoluée et le droit de traduire en pratique une aspiration à la louange de Dieu.

C'est nous, modernes, qui transposons notre propre goût aux productions médiévales. Les créateurs de l'époque n'en avaient pas besoin, pourrait-on dire, puisqu'ils étaient persuadés tendre, en travaillant, vers un idéal dépassant les préoccupations humaines. Pour eux le beau était d'office au rendez-vous quand ils œuvraient pour le divin. D'où certaines conventions qui nous étonnent maintenant. Par exemple la maigreur et l'ascétisme qui caractérisent les corps des saints romans. Notre plastique est remplacée par une indication conventionnelle de divinité et de sainteté et l'exemple de ces personnages est donné au spectateur, par le résultat physique de leurs macérations et de leur détachement des biens de ce monde. Transposant de nouveau la célèbre phrase grecque, nous dirons qu'au Moyen Age le religieux est forcément beau et réciproquement. Et pour nous aussi en effet la contemplation de cet art évoque les saints, les chevaliers, les croisés, et les moines, tous sujets d'un haut niveau religieux.

La Renaissance interrompt cette conception. Ses préoccupations ne sont pourtant pas inférieures à celles du Moyen Age, elles sont différentes, voilà tout. Les deux principales sont le retour à l'homme comme centre du monde et

un accès à la science, émanation de l'intelligence humaine. Ce n'est pas toutefois qu'il y ait une mise à l'écart de la divinité. Celle-ci est perçue comme créatrice de l'homme et du monde, donc moteur essentiel de la vie. Mais le souci général est de donner à l'homme la primauté dans l'action. D'où ce retour à l'antiquité classique, perçue comme une initiatrice et un modèle.

Nous l'avons dit, à la Renaissance l'art et le goût se séparent. Ce n'est pas un divorce brutal, mais plutôt désormais le cheminement de deux entités essentielles. Curieusement c'est par la littérature que commence cette progression séparée. Les préoccupations de la Pléiade, l'introduction dès le début du siècle des jeux d'esprit italiens faisant suite aux jeux de mots médiévaux donnent aux amateurs cultivés le désir d'affiner l'assimilation artistique en même temps qu'ils apprennent à juger. L'influence italienne fait passer l'influence de l'antiquité et cette introduction dans la vie artistique de productions si lointaines dans le temps ouvre un champ plus vaste à la vision et à l'utilisation de l'art.

Il n'y a pas heureusement un goût universel. Chaque pays, presque chaque région, conserve sa mentalité, mais on sent que désormais l'élite au moins a la possibilité d'accepter ou de rejeter l'œuvre d'art. La diminution très nette de la part religieuse dans celle-ci facilite le changement.

Le classicisme apparaît timidement en France à la fin du XVI^e siècle. La période troublée qui précède l'avènement personnel de Louis XIV freine d'abord son élan, et pendant tout ce temps où le pouvoir royal n'est pas encore centralisateur, c'est le goût privé qui règne en maître. C'est l'époque explosive des Salons, des recherches littéraires, de la généralisation des voyages d'artistes en Italie, qui favorisent à la fois une certaine uniformisation et l'internationalisation de l'art, dont on n'a pas encore saisi tout à fait l'importance et l'universalité. L'Europe entière se met à l'école. A laquelle ? France ? Italie ? Écoles du Nord ? Espagne ? Un peu tout cela se mélange et le résultat est une quintessence qui sera publicisée par la cour de France et répandue dans les cours européennes. Ne nous y trompons pas. Toutefois contrairement à une idée souvent émise, le goût français n'est pas forcément le goût du roi. On a longuement étudié celui-ci et il semble bien que Louis XIV, doué par ailleurs d'un solide bon sens, ait beaucoup laissé faire les autres et que son influence ait été le fait de son autoritarisme et de son naturel ordonné, plutôt que de son raffinement personnel. Il fut puissamment aidé dans son action par le cartésianisme, qui envahit alors toute réflexion, philosophique ou autre. Comparons par exemple pour cela la « Nature morte à l'échiquier » de Lubin Baugin et la « Nature morte aux fruits et homard » de Jan de Heem et

l'on saisit la différence entre l'œuvre française, ordonnée, composée, et l'œuvre hollandaise, exubérante et sensuelle.

Toutefois l'art du XVII^e siècle n'échappe pas au solennel et aussi à l'ennui. Peu à peu l'objet d'art se sépare du grand art et si les orfèvres, bijoutiers, ébénistes réussissent à imposer une production dépouillée, harmonieuse et équilibrée, les grandes machines décoratives et mythologiques de l'art officiel se dessèchent. Il était temps que Watteau et son école rompent avec cette pompe, de même que Paris supplante Versailles, où la cour ne retrouvera jamais tout à fait la prééminence. Suivant la célèbre loi du pendule de Huyghes la mode s'en va à l'opposé et l'exubérance du rocaille domine le siècle, malgré certaines tentatives de simplification, comme celle que M^{me} de Pompadour fit sur le mobilier. Il faudra attendre le règne de Louis XVI, pour peu de temps d'ailleurs, puisque la dictature napoléonienne impose l'art des Percier et des Fontaine. A cette époque le goût dépose tous ses voiles et l'art n'est pas capable de les revêtir. Bref intermède, mais qui débouche sur une orientation totalement différente au début du XIX^e siècle. Il semble que le goût s'endorme, veillé par une recherche de technique et de style pour la nouveauté elle-même, car le romantisme échevelé et sensible, le réalisme qui a décroché de l'art traditionnel ne céderont qu'à l'impressionnisme, où l'on retrouve, avec la fraîcheur de nouvelles sensations, une recherche de l'esthétique profonde et sincère. C'est l'outrance des inquiétudes techniques qui a modifié la sensibilité du spectateur. Que l'on me comprenne bien. Je ne fais nullement le procès des grandes écoles du siècle, qui ont produit des chefs-d'œuvre. Simplement je souligne qu'il y a un divorce entre l'œuvre d'art et sa réception par le public. D'où l'incompréhension qui depuis accueille les artistes. Ils essaient comme autrefois de faire passer un message, mais celui-ci est désormais plus intellectuel que sensible.

Ceci explique pourquoi, 90 ans après, bien des gens n'acceptent pas Picasso. Pourquoi les différentes écoles, peut-être un peu trop nombreuses, qui ont fleuri depuis 1900, adoptent des dénominations précises à connotations intellectuelles, expressionnisme, nabis, section d'or, surréalisme, futurisme, peinture métaphysique. Pourquoi les artistes mettent tellement d'acharnement, par réaction, à exiger de leurs spectateurs une collaboration au moment où ils voient l'œuvre. Pourquoi, par réaction également, le public, plus que jamais, demande à comprendre l'œuvre d'art, alors qu'on lui demande de la sentir. On en revient, semble-t-il, à un médiévalisme inconscient, qui fait passer technique, raison et analyse avant la simple jouissance.

Cicéron eut-il accepté notre conception moderne du goût, lui qui donnait la prééminence à la solidité de l'esprit et à l'ampleur de la pensée ? Mais il avait aussi l'obsession de l'idéal et se laissait aller à la séduction de l'art. M. André Desmouliez a dégagé ces quatre facteurs de cette personnalité et il me semble que l'on peut les reprendre à notre compte pour construire notre propre personnalité dans ce domaine artistique, à condition de ne pas établir une hiérarchie entre ces quatre caractéristiques. Dans notre monde moderne, tout entier tourné vers le matériel, y a-t-il encore une place pour l'honnête homme, que les stress économiques, sociaux, moraux ont de plus en plus tendance à étouffer ? Sans doute faut-il donner à un art vrai une place privilégiée pour combattre la morosité ambiante. Mais qu'est-ce que l'art vrai ? Je laisse à plus capable que moi le soin de répondre. Et à quelle place doit se maintenir le goût dans une production trop marquée par l'esprit commercial ?

Suis-je parvenu, Messieurs, au terme de mon discours à remplir la mission qui m'était confiée ? Peut-être, mais en tout cas j'y ai mis tout mon cœur, heureux de découvrir une personnalité secrète mais attachante, fière mais chaleureuse, fidèle en ses amitiés et à ses convictions. Si l'âme de M. André Desmouliez passe aujourd'hui dans cette salle, elle ne sera pas déçue par la sincérité de cet hommage, même s'il fut maladroit.

Et si de votre côté, Messieurs, vous jugez ma prose inférieure à sa tâche, si vous êtes déçus par elle, je me permets de vous suggérer, et surtout à l'examen attentif de Monsieur le Secrétaire perpétuel, de rendre officiel ce conseil que Piron, « qui ne fut rien pas même académicien », donnait à notre sœur aînée :

« Plus de ces longs discours dans votre Académie.

Tout naturellement il serait bon, je crois,

Que le sujet reçu dit : « Je vous remercie »

Et qu'on lui répondit : « Il n'y a pas de quoi ».

Alors, Messieurs, je vous remercie...

RÉPONSE DE ANNE BLANCHARD

Monsieur le Président, mes chers confrères, Mesdames, Messieurs, c'est vraiment pour moi une grande joie d'accueillir parmi les membres de notre Académie, au XXVII^e fauteuil, Monsieur François Pomarède.

Monsieur, votre renommée m'était déjà parvenue depuis fort longtemps, bien avant que je n'ai fait votre connaissance, bien avant même que je sache votre nom. C'était à l'occasion d'un voyage à Paris, dans les années 1958-1959. Je retrouvai un ami d'enfance, pour lors secrétaire général de la mairie de Bar-le-Duc. Il mit toute sa persuasion pour me tenter de venir à Bar dont il me vanta les charmes. Il me parla des richesses archéologiques de la région, des vieilles maisons lorraines, de « L'Écorché » de Ligier Richer... Pour me séduire davantage, il s'engagea d'abord à me faire visiter lui-même la ville et ses environs. Puis, dernier argument – le meilleur – il promit de me faire escorter par le nouveau conservateur des musées meusiens, particulièrement compétent ajouta-t-il. Je ne pourrais jamais trouver de meilleur *cicerone*.

Je ne fus pas à Bar-le-Duc, ni à ce moment ni plus tard et c'est là assurément une grosse lacune dans ma formation. Du coup, je ne fis pas votre connaissance dans ces temps lointains, car c'était bien vous qui étiez ainsi louangé. N'ayant pas noté votre nom sur le moment, ce n'est qu'il y a peu de temps, par recoupements – travail d'historien s'il en fut – que j'ai réalisé que c'était bien de vous qu'il s'agissait alors. Perdurait néanmoins dans un coin de ma mémoire l'éloge chaleureux et mérité de notre ami commun. Je vous le livre aujourd'hui ainsi d'ailleurs que son souvenir amical transmis il y a peu par téléphone.

Bien qu'ayant toujours été en poste dans l'est de la France, vous êtes un pur méridional, Rouergat par votre père, Albigeois par votre mère.

Vous êtes né en 1928 dans une propriété familiale aux larges frondaisons où vous passiez de longues vacances inoubliables. Elle était sise à Lombers, petite ville du Tarn en plein Albigeois. C'est là que se tinrent en 1165 et 1176 les conciles qui condamnèrent le catharisme tout en recherchant en même temps les moyens d'éradiquer cette doctrine si rapidement répandue dans les pays d'Oc.

Les Pomarède sont Rouergats, issus des environs de Millau. Vos ancêtres ont travaillé la terre comme la plupart de nos aïeux. Cependant en bons Aveyronnais, vos ascendants ne mésestimèrent pas le commerce, au contraire. L'exemple de votre propre grand-père envoyé en apprentissage à douze ans

chez un cousin parisien pour s'initier aux techniques commerciales est typique de l'éducation d'alors et surtout de la manière dont se constituaient les réseaux d'immigration et les relais d'aide familiale. Le petit bonhomme qui ne connaissait pas le cousin devait à son arrivée à la gare parisienne d'Austerlitz brandir une branche de sapin comme signe de reconnaissance. L'affaire faillit se mal terminer car l'employé du télégraphe avait transmis le message en dépit du bon sens. Tout finit par s'arranger grâce à la gentillesse d'un commis voyageur qui avait pris l'enfant sous son aile et qui aplanit toute difficulté. L'aïeul, revenu chez lui, n'oublia pas les leçons du cousin et créa sa propre affaire.

Son fils – votre père – trop jeune pour faire la guerre de 1914-1918 – paya en revanche comme tant d'autres son tribut à la nation en demeurant cinq longues années en captivité de 1940 à 1945. Dans les années vingt, il avait été reçu à l'Ecole des Arts et Métiers de Lille, l'ICAM, alors la meilleure des écoles de ces ingénieurs des Arts et Métiers si prisés pour leur valeur professionnelle et leur rôle irremplaçable dans l'encadrement de l'industrie française. J'en parle d'autant plus sagement que je suis moi-même la petite-fille de l'un d'entre eux... ! Grâce à la sympathique stratégie de deux de vos tantes – l'une du côté paternel, l'autre du futur côté maternel -, votre père n'eut qu'à descendre au fil du Tarn (si j'ose m'exprimer ainsi) de Millau à Albi, pour trouver un poste dans les usines d'industrie de métallurgie légère de Saint-Juéry, aux portes d'Albi. Il y fit toute sa carrière. Fort apprécié, il y devint directeur de l'Ecole des apprentis et de l'Atelier des limes. Nous l'avons déjà dit, il ne devait quitter son travail que pour la « drôle de guerre » et la captivité.

Mais dans le même temps qu'il avait trouvé une situation en Albigeois, il y trouva aussi une épouse, votre mère, Mademoiselle Bayonne. Je gage que les deux tantes eurent alors leur moment de gloire.

Du côté maternel, nous avons là encore à faire à de bons travailleurs. La présence des Bayonne est attestée dans la région d'Albi depuis le XVI^e siècle. Mais, faute de documents, peut-on remonter tellement plus haut ?

Votre arrière grand-père maternel me paraît avoir été un personnage haut en couleur et fort entendu. Il était le pâtissier de toute l'aristocratie locale et gérant ses affaires à la satisfaction de tous, de lui-même comme de sa clientèle. Comment ne pas évoquer ici l'histoire des cartons de pâtisserie ? La comtesse de Toulouse-Lautrec était une de ses clientes les plus assidues. Au sortir de la messe dominicale, elle venait faire ses emplettes flanquée de son fils qui n'était pas encore tombé malade. L'enfant, faisant main basse sur les cartons sur lesquels on poserait les gâteaux à emballer, en noircissait à chaque fois deux ou trois en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Puis, il repartait, abandonnant négligemment croquis et esquisses à leur malheureux sort : « En voilà encore trois à jeter » gémissait votre aïeul après le départ de la comtesse.

Et, joignant le geste à la parole, il les déchirait. Que ne les a-t-il pas gardés ? J'ignore si votre vocation de conservateur de musée est né rétrospectivement de ce lointain « vandalisme » familial ?

Les Bayonne eurent encore à faire peu après avec les Toulouse-Lautrec. La comtesse, désirant financer la réparation des grandes orgues de la cathédrale Sainte-Cécile, décida de se dessaisir d'une partie de l'hôtel familial du Bosc, une grande et belle demeure au cœur d'Albi, adossée aux remparts du Moyen Age. Votre aïeul se porta acquéreur d'une des ailes ne comptant pas moins de dix-huit pièces. C'est ainsi que vous avez été élevé avec vos frère, sœur et cousins dans cette magnifique demeure accolée à celle du peintre, celle-ci actuellement transformée en musée des œuvres du pauvre mais si génial gnome.

Vous faites vos études à Sainte-Marie d'Albi. Études solides, brillantes. Mais déjà vous préférez au travail scolaire les longues et studieuses lectures à la bibliothèque de la ville et les recherches généalogiques aux archives départementales. Quand vient l'heure des choix, après un baccalauréat bien enlevé, vos parents pensent pour vous à l'Ecole des Chartes. Vous entamez donc une licence de Lettres classiques à la Faculté des Lettres de Toulouse et « montez » ensuite à Paris pour préparer le concours au Lycée Henri IV, ce fameux lycée de tout temps si apprécié des Littéraires. Mais vous n'êtes pas pleinement satisfait de cette orientation de votre avenir car vous pressentez que ce n'est pas là exactement votre voie. A l'instar de ce que vous faisiez durant vos études secondaires, vous préférez à tout la visite des musées. D'ailleurs, des ennuis de santé vous obligent à interrompre quelque temps vos études.

C'est au sortir de cette épreuve que vous trouvez vraiment votre « chemin de Damas ». Vous vous lancez immédiatement avec ardeur dans la préparation du concours de l'Ecole du Louvre : vous êtes reçu major dès la fin de l'année scolaire.

Mais – car dans toute vie il y a toujours des mais – vous devez satisfaire au service militaire. On ne badinait pas sur ce chapitre à l'époque : dix-huit mois fermes sans la moindre dérogation. Vous servez dans l'Intendance et partez en Allemagne à Kirchzatern, en Forêt Noire. En revanche, à partir de septembre 1953, vous êtes affecté à Brétigny-sur-Orge. Et là, faisant la navette avec la capitale pour y convoyer le courrier, vous pouvez aussi – avec l'aveu de vos chefs – suivre les cours de l'Ecole. Dès lors, vous travaillez d'arrache-pied. Vous vous êtes surtout penché avec dilection sur l'art préhistorique et la céramique grecque qui continueront longtemps d'avoir vos préférences.

Cependant, vous refusez de vous laisser enfermer dans une étroite spécialité. En quelque sorte pour vous aérer, vous êtes élève de la Section des Sciences économiques et sociales de l'Ecole Pratique des Hautes Études en même temps que vous vous intéressez de plus en plus à la peinture. Ainsi êtes-

vous prêt à la fin de votre scolarité, en 1956-1957, pour un stage de conservateur au Département de peinture du Louvre. Ainsi élargissez-vous votre champ de recherche et vos connaissances muséologiques comme vos connaissances générales.

En outre, au cours de votre scolarité à l'Ecole du Louvre, vous avez activement participé à la vie associative. Ce sera toujours là un trait dominant de votre vie – vous le silencieux – de ne pas fuir les contacts humains et au contraire de travailler à plusieurs, le travail purement personnel ne menant pas à grand chose dans votre spécialité. Vous vous êtes alors lancé dans les mouvements estudiantins ; vous faites partie du groupe des élèves de l'Ecole et finissez président d'honneur de l'UNEF, section des Beaux-Arts.

Vous êtes désormais bien « équipé » pour vous sentir à l'aise dans toutes les arcanes de votre futur métier.

Pour votre premier poste, vous êtes nommé conservateur départemental des musées de la Meuse, en résidence à Bar-le-Duc. Vous êtes arrivé avec votre jeune femme, Josette Thomas, épousée depuis peu. Elle fut, et sera toujours, à vos côtés une présence aimante et vigilante aussi bien aux heures heureuses que dans les difficultés. Aussi entamez-vous cette vie professionnelle avec joie, ce d'autant que votre foyer s'enrichit de deux enfants – garçon et fille, le choix du roi – et que vous nouez des amitiés solides avec les gens du Barrois. Nous retrouvons ici notre ami commun.

Votre activité est multiforme. Vous assumez, en même temps que vos conservations et la direction de plusieurs chantiers de fouilles, le rôle de bibliothécaire-archiviste de la ville de Bar-le-Duc. Vous faites aussi un stage au Centre National d'Etudes de la Protection civile des musées à Mainville-les-Roches et devenez peu après, directeur-adjoint de la Protection des collections des musées du Nord et de l'Est de la France. Vos responsabilités s'en trouvent élargies considérablement puisque vous devez veiller à la mise en place de la protection des objets d'art de près d'un quart de la France. En dépit de tout ce travail, vous entamez aussi une thèse sur *La Meuse préhistorique* que vous achèverez un peu plus tard.

Cependant à l'automne 1961, non sans quelque regret, vous quittez le Barrois pour la Champagne voisine, votre nomination à Reims prouvant amplement la confiance que l'on a en vos capacités. Il ne s'agit plus ici de la modeste capitale du Barrois mouvant mais d'une métropole, prestigieuse entre tant d'autres pour son passé historique et artistique.

Reims, c'est la ville du baptême de Clovis il y a quinze cents ans. Ce sont les sacres des rois de France avec l'huile de la Sainte Ampoule conservée dans la cathédrale gothique. Parmi ces sacres, n'en retenons que deux : celui de

Charles VII, le malheureux roi de Bourges, dont la légitimité est ainsi confirmée et qu'accompagne Jeanne, la bonne Lorraine portant haut son étendard victorieux. J'aime aussi évoquer celui de l'adolescent Louis XIV que Mazarin, à peine revenu d'exil au sortir de la tourmente de la Fronde, entraîne le plus vivement possible vers la cathédrale rémoise.

Reims, ce sont encore les grandes foires médiévales célèbres dans tout l'Occident chrétien. C'est aussi la ville de la grande draperie et plus tard celle du champagne. C'est encore la patrie d'une riche et active bourgeoisie d'où sortirent tant de personnages importants. Ne citons pour mémoire que Jean-Baptiste Colbert, l'un des grands ministres de Louis XIV, ou encore saint Jean-Baptiste de la Salle, le créateur des Frères des Ecoles chrétiennes, tous deux nés au XVII^e siècle.

Et n'oublions ni les affres de la Grande guerre ni les destructions massives qu'elle engendra – la ville est détruite à 80 % et la cathédrale très gravement touchée –, ni la capitulation de l'Allemagne de 1945, ni, beaucoup plus près de nous la rencontre de Gaulle-Adenauer scellant la réconciliation franco-allemande. Reims est vraiment un « lieu de mémoire ». En dépit des destructions accumulées et de tant de pertes irréversibles, en particulier dans les collections archéologiques et les fonds ethnologiques, comment un conservateur ne serait-il pas heureux de veiller sur les richesses artistiques encore existantes d'une telle ville ?

Vous êtes désormais conservateur des musées classés de Reims : le musée Saint-Denis – dont les collections s'échelonnent du XVI^e siècle à l'époque contemporaine –, le musée Saint-Rémy, spécialisé dans les périodes antérieures. Vous êtes aussi chargé très vite de la *Salle de guerre* créée en 1945 pour y conserver le souvenir de la progression des Forces alliées dans les campagnes de France de 1944-1945. Vous veillez en particulier sur les immenses cartes qui en tapissaient les murs et sur lesquelles le Q.G. suivait les mouvements des armées amies et ennemies. Vous y joignez encore en 1962 la conservation des collections des Amis du Vieux Reims au musée de l'Hôtel Le Vergeur. Et en 1966, vous êtes en outre responsable de la chapelle Foujita. Comme l'avaient précédemment fait Cocteau et Matisse – à Milly-la-Forêt pour le premier et à Saint-Paul-de-Vence pour le second –, le peintre japonais, converti au catholicisme, avait orné de fresques religieuses une chapelle élevée grâce au mécénat du champagnisateur Moum. Vous voici chargé de veiller à la bonne conservation des fresques de l'artiste nippon.

Ainsi s'accroissaient vos charges et vos responsabilités. Quand on songe que vous avez présidé alors à plus de cent vingt expositions dans votre vie, trois à quatre chaque année à Reims, on reste confondu ! Celui ou celle qui a peu ou prou participé à la mise en train de l'une de ces manifestations, reste béat(e)

devant une telle activité avec tout ce que cela présuppose de travail de préparations, de recherches, de choix, d'études pour rédiger les notices et les catalogues, de présence assidue durant la période d'ouverture, mais aussi lors des réemballages et des rangements qui suivent, et j'en passe !

Parmi ces expositions, permettez-moi de ne citer que quelques-unes des plus marquantes, par exemple celle des tapisseries rémoises, plus encore celle des Tableaux du Musée Saint-Denis de Reims que vous entraînez jusqu'à Tokyo et Kumamoto et à laquelle les Japonais si friands de belle et bonne culture occidentale font un triomphe. Le succès est tel qu'en 1989, vous pouvez renouveler ce jumelage franco-nippon pour l'exposition des tableaux de Corot conservés dans les musées rémois. C'est dire à la fois l'importance des richesses artistiques de Reims et votre désir de les faire apprécier jusqu'aux antipodes.

Mais cela n'était pas suffisant pour votre activité vigilante bien que flegmatique. Vous vous êtes penché sur la formation des jeunes générations. Ainsi avez-vous assuré celle des guides de l'office du tourisme de Reims et surtout avez-vous été chargé d'un cours d'histoire de l'art à l'UER de Lettres et Sciences humaines de la jeune Université champenoise. Du coup, vous participez à de nombreux jurys d'examens, bien sûr ceux concernant les futurs guides et les étudiants d'histoire de l'art, mais vous avez aussi votre avis à donner dans le jury départemental des métiers d'art ou encore dans la nomination des professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts de Reims. Votre influence s'étend aussi au niveau national, par exemple par votre participation au classement du personnel des musées de France classés.

En même temps, vous intervenez dans de nombreux comités et êtes choisi comme membre de plusieurs conseils d'administration : membre de la commission d'art sacré du diocèse de Reims, membre du FRAM (fonds régional d'acquisition pour les musées) Champagne-Ardenne, président de la Fédération des musées de Champagne-Ardenne, de la commission nationale de Déontologie des musées, vice-président de l'Association nationale des Conservateurs de musées classés, membre du conseil d'administration de l'Association nationale des Conservateurs de collections publiques de France. Je pourrais continuer encore longtemps l'énumération... Et je n'aurais garde d'oublier vos conférences et vos publications – j'y reviendrai d'ailleurs dans un instant – et la mise en route de plusieurs chantiers de fouilles archéologiques gauloises, gallo-romaines ou mérovingiennes.

En définitive, je pense que par-delà le contingent et la sèche énumération, ce qui est beaucoup plus important, c'est de bien saisir combien vous avez œuvré à la fois dans votre propre fonds mais aussi élargi aux horizons de la région champenoise et de l'hexagone, voire d'horizons plus lointains encore, vos « services » au sens noble du terme. Vous avez vraiment besogné durement et bellement. Une de mes cousines, maintenant retirée dans

les Hautes-Alpes, me rappelait cet été même combien son mari (qui régnait de votre temps sur la Bibliothèque municipale de Reims) et elle-même avaient toujours apprécié vos connaissances artistiques, vos compétences et votre dévouement.

Quoi de plus convaincant que la convergence de ces témoignages que j'évoque, que je n'ai nullement provoqués et qui se situent aux débuts et à la fin de votre carrière.

En effet, en 1989, vous prenez une retraite bien méritée et décidez de redevenir languedocien à part entière, mais cette fois-ci dans le Bas-Languedoc. Vous vous rapprochez de votre belle-famille, en particulier de votre beau-frère, le Père Christian Thomas qui préside avec le Père Ricôme aux destinées de la paroisse Saint-Denis. Vous avez été très vite adopté par les Montpelliérains, ce qui n'est pas nécessairement si facile que cela ! Reçu quasi instantanément comme membre titulaire de la Société archéologique de notre bonne ville, vous devenez, Christiane Poher et vous-même, conservateurs adjoints bénévoles des magnifiques collections de la Société aux côtés de Robert Saint-Jean, conservateur en chef de ces collections en même temps que titulaire d'un fauteuil de notre Académie. A la mort de notre confrère, vous recueillez son héritage à la Société archéologique et prenez à votre tour en main la conservation en chef des collections de la Société. Dès votre arrivée d'ailleurs, vous aviez déjà participé très activement aux très belles et si intéressantes expositions de la Société dont les locaux avaient reçu depuis peu la judicieuse dénomination de *musée languedocien*, peu après qu'au cours d'une longue présidence Guy Romestan ait obtenu de très importants crédits pour mener à bien la réfection de l'hôtel des Trésoriers de France. Grâce à quoi, nous sommes présentement réunis dans cette chapelle monumentale des Trésoriers de France qui a déjà vu de nombreuses manifestations de la Société archéologique, et également cette magnifique exposition d'argenterie languedocienne à laquelle vous avez participé aux côtés de notre actuel président, Laurent Deguerra.

La section des Lettres de l'Académie, à son tour, vous a élu pour remplacer dans le XXVII^e fauteuil notre regretté confrère André Desmouliez dont vous venez à l'instant de prononcer l'éloge auquel je joins d'autant plus volontiers le mien que je connaissais André Desmouliez depuis toujours. Il a toujours prétendu que – venant jouer avec mes grands frères –, il m'avait promenée dans mon landau. Inutile de dire que je n'en ai aucun souvenir. En revanche, j'évoque avec émotion les nombreuses conversations que nous tenions volontiers sur le campus de Paul Valéry.

Comme le ministre de la Culture de l'époque dont on a tant parlé ces jours-ci – j'ai nommé André Malraux –, vous avez estimé qu'« Il ne s'agit pas [seulement] de rendre une œuvre intelligible mais de rendre sensible à ce qui fait sa valeur ». C'est bien ainsi que vous avez toujours cherché à former vos étudiants divers et à organiser la présentation des œuvres d'art. Aussi n'aurais-je pas entièrement rempli ma tâche si j'occultais vos activités littéraires toujours très étroitement liées à votre travail. Vous ne vous êtes pas contenté de conserver et d'exposer. Vous avez rédigé toute une série d'écrits dont je ne donnerai pas la liste bien sûr, mais qui s'ordonnent autour de plusieurs axes :

1 - les céramiques et la préhistoire meusienne, en particulier étudiées dans votre thèse,

2 - la présentation détaillée des divers musées à la destinée desquels vous présidiez,

3 - plusieurs catalogues d'exposition, en particulier ceux du jumelage avec le Japon ou encore ceux de nombreuses expositions destinées à mettre en valeur les collections rémoises confiées à vos soins : taques de cheminées, toiles peintes ou tapisseries champenoises...,

4 - une contribution non négligeable au grand dictionnaire des artistes, le *Thieme Baker*. Vous y rédigez toutes les notices concernant les artistes rémois,

5 - à quoi vous ajoutez des articles, languedociens cette fois-ci. Vous avez ainsi participé aux mélanges Jean Combes et Robert Saint-Jean édités par la Société archéologique.

Cela étant, je regrette que votre belle étude sur l'église Saint-Denis publiée dans *Carrefour Saint-Denis*, bulletin paroissial de l'église Saint-Denis, n'ait pas fait depuis lors l'objet d'une publication sous la forme d'une plaquette. De même, je souhaiterais que soient réunies les conférences bimensuelles que vous prononcez à Radio Maguelone. Intitulées « Un jour, un peintre », elles vous permettent de retracer la vie d'artistes divers et de rappeler leurs œuvres. Je vous entendais, il y a peu, parler du peintre Bonnard, ce qui m'a immédiatement donné envie de revoir les tableaux de cet artiste nabi. Je l'ai bien dit, vous cherchez à nous rendre sensibles à la valeur de l'art.

Non seulement vous avez beaucoup publié mais vous avez été accueilli dans de nombreuses sociétés ou compagnies savantes. Vous avez été probablement le plus jeune membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres du Tarn, ceci dès 1946. Viendront très vite ensuite vos agrégations à celle de Bar-le-Duc, à l'Académie nationale de Reims dès 1961, aux Amis de la cathédrale de la même ville, sans oublier les médailles d'or des Arts que vous recevez. J'abrège, car la liste en est beaucoup trop longue.

En définitive, la vocation d'un conservateur de musée n'est pas seulement de garder jalousement des trésors à lui confiés – il le doit –, mais bien aussi de les présenter largement à un public éclairé, voire à un public encore peu formé qui apprend grâce à lui à les connaître et à les apprécier. Vous avez vraiment et pleinement réussi votre vocation.

Monsieur, le passé est garant de l'avenir. Vous avez témoigné de vos qualités professionnelles et humaines mises au service de l'art et de vos concitoyens. Vos enfants en assument dès maintenant la pérennité car ils ne vous ont pas déçu, au contraire. Marie-Hélène, heureuse mère d'une petite bonne femme qui fait votre joie à tous, est magistrat, vice-présidente du tribunal d'Evry. Le travail est loin de lui manquer ! Votre fils Vincent, lui aussi père de famille, a suivi votre voie à l'Ecole du Louvre. Longtemps affecté au service de restauration des musées de province, il est actuellement conservateur au Département de peinture du Louvre, celui-là même dans lequel vous fîtes vos premières armes. C'est lui qui a présidé à l'exposition Corot qui rassemblait pour un temps trop court la plupart des œuvres de ce grand peintre dispersées à travers le monde et qui vient de se tenir au Grand Palais. Il en était le commissaire général et en a rédigé le catalogue. Bons chiens chassent de race !

Oui le passé a vraiment été gage du présent. Il l'est aussi de l'avenir. Je vous redis, Monsieur, la joie de vous compter désormais parmi nous.

ALLOCUTION DE CLOTURE

par le Président Jean-Antoine RIOUX

Monsieur le Ministre,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Chers Confrères,
Monsieur,

En vous accueillant aujourd'hui, notre Compagnie s'approprie un bien très précieux, un de ces personnages hors du commun dont notre civilisation, dite avancée, a grand besoin : le Muséographe ; cet homme de mémoire qui, plus que tout autre, sait réunir l'acquis social et culturel, l'analyser, l'ordonner, le protéger et le restituer au public, pour son plus grand bonheur.

En traçant les grandes lignes de votre longue et vagabonde carrière, Madame Anne Blanchard a honoré l'humaniste moderne que vous êtes, sensible, comme vos prédécesseurs, à l'épanouissement de l'esprit par le savoir, mais rendu circonspect par les multiples revers de nos sociétés occidentales. En bref, un homme total, mais dépouillé de l'anthropocentrisme par trop triomphant des siècles passés.

Ces qualités, cher Confrère, je les ai perçues lors de nos premiers entretiens en tête-à-tête, et plus encore, au sein de cet éphémère « triangle » intellectuel constitué pour la circonstance par le récipiendaire, le parrain et le président. Ce faisant, j'ai entraperçu une facette secrète de votre personnalité, celle de l'Archéologue de terrain. Dès lors, j'ai réalisé votre penchant pour la préhistoire, particulièrement celle du Néolithique récent, et dans l'une de ses expressions culturelles la plus spectaculaire, le Mégalithisme.

Au demeurant, au tout début de votre vie professionnelle, l'Archéologie était restée une science conjecturale et ses contradictions internes troublaient votre sensibilité d'esthète. Car, si l'on percevait déjà l'imminence d'une révolution paradigmatique, les méthodes et surtout les techniques n'avaient pas encore pénétré la discipline. On attendait ces instruments indispensables au progrès de toute science ; ces outils hautement performants qu'allait nous apporter plus tard la Stratigraphie, la Chronobiologie isotopique, la Paléoclimatologie, l'Archéozoologie, l'Anthropologie physique et culturelle et l'Etho-écologie des Hominidés fossiles. Au surplus, malgré les remarquables découvertes des Marcellin Boule, Henri Breuil, Pierre Teilhard de Chardin et André Leroi-Gourhan, la plupart des fouilles étaient réalisées par des amateurs.

Or, l'un d'entre eux allait émerger, pour atteindre la notoriété internationale. Et c'est lui, mon cher Confrère, qui vous a fasciné ; je veux parler du Docteur Jean Arnal, médecin praticien à Saint Mathieu de Trévières, coquette localité sise au pied de notre « montagne de lumière », le Pic Saint Loup.

De fait, notre bon docteur était remarquablement situé pour conduire des recherches archéologiques. La grotte de l'Hortus toute proche avait vu s'épanouir la civilisation moustérienne, celle de *Homo neanderthalensis*, cet Homme sans lendemain mais intelligent et sensible, aujourd'hui relié à *Homo sapiens*, par notre ancêtre commun putatif, le très vénérable *Homo erectus*. Ainsi, les dimanches et parfois certains jours de semaine, lorsque ses patients le lui permettaient, Jean Arnal prospectait à perdre haleine, étonnant d'enthousiasme intellectuel et de résistance physique. Vous qui l'avez accompagné, avez aussi gardé le souvenir d'un homme de devoir n'hésitant pas, sur le chemin de quelques fouilles prometteuses, à faire un détour pour surveiller l'évolution d'un malade et lui apporter les médicaments qu'il détenait, selon l'usage en milieu rural, en qualité de propharmacien. Et c'est avec sa tranquille détermination et son sens profond de l'humain que le docteur Arnal allait révolutionner le Néolithique moyen français : il individualisait l'une de ses plus riches composantes, le Chasséen. Du coup, il rendait célèbre l'un de ses sites privilégiés : la grotte de la Madeleine, entre Montpellier et Sète.

Le domicile de Jean Arnal, où vous avez été reçu maintes fois, était le rendez-vous des plus brillants archéologues du moment. On lui confiait des étudiants en préparation de thèse et il était appelé à donner des conférences dans de nombreux pays étrangers. A cette époque, vous admiriez l'homme de Science mais, trop engagé dans la carrière muséographique, vous ne pouviez le suivre autant que vous l'auriez désiré. Cher Confrère, n'en soyez pas marri ! Car c'est, pour beaucoup, à son contact que s'est formé le nouvel humaniste que vous êtes.

Vous vous dites « homme de Musée ». Mais oui ! Clamons-le ensemble et très haut, car ce Musée, que les naturalistes appellent aussi Muséum, reste le dépositaire privilégié du savoir et, au-delà, le creuset de ces vocations inaltérables, celles qui conduisent aux plus belles découvertes !

Et, pour ces qualités qui sont les vôtres, notre Compagnie vous a sollicité, Monsieur, pour occuper son XXVII^e fauteuil de la section des Lettres.

Chers confrères, mesdames et messieurs, la séance est levée.